

THÉÂTRE DEDANS



Le théâtre c'est dedans, tu avais dit.

Un jardin sauvage, tu avais continué : on y entre rarement, on y reste fasciné. Tout serait possible, toutes les formes et les danses. Tu serais là, et dans l'air même et la nuit seraient les phrases, les musiques très lentes et récurrentes, les brillances.

Puis tu t'endors, mais cela tu ne l'avais pas dit. C'est en rêve, en rêve seulement que tu entres en ce théâtre.

Ou bien : pas exactement non plus. C'est lorsque dans ton rêve tu te réveilles, que dans ton rêve tu immobilises un temps la scène familière ou ordinaire, et qu'à distance tu en cherches le cadre.



On entre dans la nuit par une couleur, une immobilité suspendue. Lentement tu distingues des zones. Elles se séparent. En haut sont comme des lumières, mais vagues, mais loin. C'est plus précis en bas : une rampe, un sol.

Il y a entre soi et cela cette distance. Tu n'éprouves pas le besoin de mieux la définir. On a si souvent, à un angle de rue, à un banc posé sur le quai d'une gare, à un fond de pièce vide, à un fronton d'immeuble se découpant de biais dans le ciel, le pur savoir que le monde est représentation.

Tu n'aimes pas les théâtres. Tu n'entres pas dans les théâtres. Les théâtres sont un espace de convention dans un monde qui n'a pas plus besoin de cette convention (mais les livres, la langue, les récits et les fables même il pourrait en aller pareil, il s'en faut de si peu). Les théâtres aimaient les fauteuils rouges et le monde surélevé du drame comme en sacrifice : on a balayé tout cela en soi comme d'avoir étalé des bleus, si telle est la couleur la plus proche de la nuit.



C'est la ville qui en toi crée géométrie intérieure, et la condition pour que dans cette géométrie tu disposes non pas les mots, mais probablement toi-même et toi au dedans, mais probablement la pensée même, et ton désir de ces musiques obsessionnelles, récurrentes, qui sont musiques des seules brillances dans la nuit. Il suffit, très loin dans la ville, la géométrie grise d'une vitre encore éclairée, il suffit du mystère gris de ce qui t'en sépare, il suffit – à un rouge frotté – de l'impression évidemment fausse que la ville te regarde et t'attend.



Alors le mot que tu notes et qui vient devient ce théâtre en soi-même. Le théâtre que tu es se joue seulement du bras que tu lèves, aveuglé, du coude que tu portes devant ton visage, comme on se protège d'un coup, le théâtre est hors de toi parce que tu ne comprends même pas les mots que tu prononces : cette phrase ne veut rien dire, cette phrase est bancal, elle est cette barbille aux coins usinés de l'acier et ta main déjà saigne. Ou bien tu serais passé de l'autre côté, devant toi monde flou tu avances le bras et le pénètre mais rien, coton ou fumée, de ton côté on ne respire pas – les mots là-bas ne t'appartiennent pas.



Tu ne sais pas, dans la nuit – disais-tu – où entrer en soi-même pour passer au travers du rêve et rejoindre le théâtre qu'est la représentation de la langue quand tu n'y tiens plus rien, quand les lignes de toutes paroles te traversent, comme te traverse l'ensemble de la ville quand tu marches. C'est une friction, tu dis. C'est une ligne, tu dis. C'est la fracture au dedans de chacun, tu dis. On doit rejoindre cette division essentielle et du doigt suivre la ligne brisée qui sépare le rêve du monde, et les unit puisque évidemment toute ville est un rêve et toi-même tes pauvres rêves un monde. C'est elle, la ligne de fracture avec les barbilles et ta main saigne. Écoute, ils naissent ici, les mots qui traversent le rêve, les mots qui te déposèdent.



Toi, tu disais, tu avais déjà fait demi-tour.

Toi, tu disais, tu étais de nouveau avalé par la scène ordinaire du rêve.

Tu avais dormi plusieurs fois, te souvenais-tu, seul dans la grande salle vide du théâtre de cette ville.